

Brigitte Cormier

Ewa Podleś
contralto assoluto

Préface de
Marc MINKOWSKI

2014

Symétrie

30 rue Jean-Baptiste Say
69001 Lyon, France
contact@symetrie.com
www.symetrie.com

ISBN 978-2-914373-56-2

dépôt légal : décembre 2014
© Symétrie, 2014

Crédits

illustration de couverture : Ewa Podleś dans le rôle de Rinaldo, production du théâtre
du Châtelet (1985) © M. Legobien – droits réservés

conception et réalisation : Symétrie

impression et façonnage : Présence Graphique, 2 rue de la Pinsonnière, 37260 Monts

Pourquoi ne pas habiter en France ?

En février 1989, Ewa et Jerzy participent deux jours de suite aux Midis musicaux du théâtre du Châtelet avec des récitals différents. Pour le premier : programme baroque et *bel canto*, suivi de mélodies de Turina aux couleurs andalouses. À quarante-huit heures d'intervalle, le second récital, chanté en dix langues, comprend notamment Dvořak, Chopin, Poulenc, Respighi, Schubert, Tchaïkovski, Villa-Lobos et se termine par un *negro spiritual* ! Le lendemain, pour l'émission télévisée « Dimanche Martin », la cantatrice, accompagnée par son mari, enregistre le grand air de Dalila, « Mon cœur s'ouvre à ta voix ».

La carrière d'Ewa a certes pris son envol, mais la vie matérielle en Pologne, où l'on manque de tout, est usante. Il n'est pas rare que les magasins d'alimentation n'aient plus à vendre que du vinaigre ! En hiver, il arrive que Jerzy doive se lever à trois heures du matin et faire huit heures de queue dans un froid glacial pour quelques litres d'essence. Bien sûr, ils aiment le pays où ils ont leurs racines, mais les années passent et ils voudraient mettre leur énergie dans la musique au lieu de la gaspiller à résoudre des problèmes d'intendance. Leurs moyens financiers le permettant, la tentation de s'installer ailleurs devient de plus en plus grande.

Les encouragements de Bernard-Henri Grégoire et la présence d'amis d'origine polonaise font pencher la balance en faveur d'un déménagement en France. Au printemps 1989, leur décision est prise. Les liens politiques, artistiques et affectifs qui existent entre la France et la Pologne ne sont-ils pas fondés sur une amitié historique⁷ ? Au mois de mai, Ewa et Jerzy participent au deuxième Festival de Paris – cette année-là aux couleurs de l'Espagne. De Falla est à l'honneur à l'Opéra-Comique et Ewa chante *El Amor brujo*, ballet en un acte tiré d'un conte gitan où se trouve la

7. Henri de Valois est élu au trône de Pologne ; Louise-Marie de Gonzague-Nevers se marie successivement avec deux rois polonais ; sa dame d'honneur, Marie-Casimire de La Grange d'Arquien épouse le roi Jean III Sobieski ; Maria Leszczyńska donne dix enfants au roi Louis XV ; celui-ci aide son beau-père Stanislas Leszczyński à reconquérir son trône, puis à devenir duc de Lorraine. Quant aux amours franco-polonaises célèbres, outre celles qui donnèrent naissance à l'un des grands génies de la musique, la liste impressionne par la qualité des personnes : Maria Walewska et Napoléon, Ewelina Hanska et Balzac, Georges Sand et Frédéric Chopin, Maria Skłodowska et Pierre Curie.

déchaîné. Le présentateur encourage la salle à prolonger son ovation jusqu'à ce que, transportée aux nues par cette tempête d'applaudissements, la cantatrice sorte du champ des caméras.

À Paris avec l'opéra de Varsovie

En mars 1990, au théâtre des Champs-Élysées, c'est Podleś soliste du Wielki qui brille dans *Le Prince Igor* de Borodine au milieu de ses compatriotes. Créée l'année précédente en Pologne, avant d'être donnée au Staatsoper de Vienne, cette opulente production tourne avec une distribution alternée. Après Varsovie, Vienne, Luxembourg et Roubaix, Ewa va chanter cinq représentations dans la fameuse salle de l'avenue Montaigne. Elle se souvient de la surprise des musiciens et des chanteurs quand ils apprennent que c'est le chef russe Valentin Kojin qui dirigera les trois premières représentations parisiennes à la place de Robert Satanowski, directeur de l'opéra de Varsovie. « Je pense que Kojin avait dû nous suivre sans qu'on le sache pendant la tournée. Quand nous l'avons vu pour la première fois à Paris un quart d'heure avant le spectacle, il connaissait tout sur la mise en scène ! Chacun devait lui chanter quelques mesures d'un air pour lui indiquer son tempo et il passait au suivant. Il a dirigé formidablement bien ; avec sa baguette, il donnait la passion, la couleur, la dynamique... Les musiciens étaient transformés. Jerzy, qui était dans la salle, m'a dit après, tout ému : "Notre orchestre sonnait comme la Philharmonie de Berlin !" Il faut dire que personne n'aimait travailler avec Satanowski nommé à la tête du Teatr Wielki parce qu'il était un général communiste. Il se donnait beaucoup de mal pour l'administration, mais les musiciens se sentaient abandonnés ; les chanteurs avaient peur. Derrière son dos, ils disaient : "Il n'est pas musicien... Il dirige trop vite, on ne peut pas le suivre". Je répondais : "Alors, dites-le-lui !" J'étais la seule à oser lui demander ce que je voulais. Une fois, en revenant de Paris, pendant une répétition, je lui ai dit sur un ton solennel : "*Maestro*... Je vous en prie, pourriez-vous jouer moins fort ?" Il a répondu : "Mais bien sûr, Madame." Et flatté d'avoir été nommé ainsi, il a tout de suite fait jouer plus *piano* ! À Paris, il nous a invités à dîner et nous a raconté avec tristesse comment les organisateurs l'avaient forcé à céder sa place à Kojin. »

Autres cieux, autres scènes

1984-2012

Ce fut comme si, pétrifiés de frayeur, nous avions vu une mer immense et tumultueuse se transformer en ruisseau cristallin et frais ; comme si le bronze sonore d'un puissant carillon se convertissait en une délicate clochette d'argent¹.

Longtemps dans l'histoire des peuples européens, le rôle de la Pologne a été mal compris, voire ambivalent. De même, beaucoup d'artistes polonais ont souffert d'un manque de reconnaissance. À ses débuts, en pleine guerre froide, Ewa est acclamée par les publics occidentaux et reçoit des critiques beaucoup plus qu'élogieuses. Chaque fois qu'une grande maison d'opéra a recours à elle pour remplacer au pied levé une star défaillante, elle remporte un triomphe personnel, la plupart du temps sans lendemains.

Flatter par intérêt, transiger pour des raisons diplomatiques, elle n'y songerait pas. À ses yeux, c'est le résultat artistique qui compte, pas la carrière. Certes, elle peut se montrer abrupte, mais elle est loyale et ne revient jamais sur la parole donnée. Quand elle est souffrante, elle s'applique à faire de son mieux sans forcer sa voix et refuse toute annonce demandant l'indulgence du public : « Si on ne peut pas chanter, on s'abstient », affirme-t-elle. Disant toujours ce qu'elle pense avec des mots tranchés, elle est prompte à déclarer une mise en scène stupide, une direction incompétente, des costumes horribles. En revanche, lorsqu'on est parvenu à la convaincre, Ewa se met à défendre avec ardeur un point de vue radicalement différent de sa première idée, et quand elle

1. Fátima MEDEIROS, « O milagre da voz humana », *Artes*, 26 juillet 1995.

Orfeo ed Euridice

Au mois de juin 1998, trois ans après leur *Orfeo* de Trieste, le chef suisse Peter Maag, à la tête de l'orchestre symphonique de Galice, attend Podlés à La Corunã pour un concert enregistré *live* qui sera commercialisé sous forme de disque compact. Le choix s'est porté sur une version hybride en italien, proche de l'original viennois, mais conservant certains éléments parisiens, dont la fameuse cadence Viardot. Nonobstant la direction insipide d'un Peter Maag en extrême fin de carrière, des partenaires qu'il faut tirer vers le haut, un chœur approximatif, Podlés est tellement heureuse dans cette partition, elle éprouve une telle jouissance à exécuter ces sauts d'octaves, à sentir le public vibrer, que son feu intérieur transcende tout.

Débuts au Liceu

En mars 1999, alors qu'elle vient de terminer son éprouvante tournée de *Rinaldo*, Ewa est heureuse de retrouver Haendel pour chanter Bradamante dans *Alcina* dans des conditions plus détendues. Afin de pouvoir découvrir Barcelone à pied, entre les répétitions, elle s'installe avec son mari dans un petit appartement non loin du théâtre. Cette ville vivante, au climat ensoleillé, fourmillant d'endroits sympathiques les séduit énormément et l'expérience artistique s'avère plutôt excitante.

Avec cette production, conçue pour choquer les puristes et mettre le public dans sa poche, Herbert Wernicke réforme insolemment la partition et le livret d'*Alcina*. Près d'une heure de musique envolée, ballets supprimés, texte parsemé d'ajouts en catalan... Avec ce montage sophistiqué, provocateur, visuellement extravagant, Wernicke ne se satisfait pas d'adapter ; avec tout son génie, il recrée.

À la tête d'un orchestre jouant sur instruments modernes, il faut bien que le chef baroque Rinaldo Alessandrini entre dans le jeu. Très attentif à ce qui se passe sur scène, il ne peut qu'être sensible au magnifique plateau de chanteurs réuni par le Liceu. En particulier quatre femmes magistrales : Orgonášová (*Alcina*), Kasarova (*Ruggiero*), Podlés (*Bradamante*) et une révélation espagnole, Maria José Moreno (*Morgana*). Grâce à son abatage, Ewa parvient à donner du relief à un rôle exigeant vocalement, mais assez fade quoiqu'au centre de l'action.

En voiture avec Edda Moser

Le *Rinaldo* de Staten Island affiche la première distribution (à l'exception de Horne). Benita Valente chante Almirena et Edda Moser est Armida. La grande colorature allemande est alors une star du Met, notamment avec sa Reine de la Nuit de *La Flûte enchantée*.

Pour se rendre sur les lieux des Parks situés à l'extérieur de Manhattan, le théâtre met une voiture à la disposition des chanteurs. Ewa, qui doit voyager avec les sopranos, a prévenu que son mari et leurs deux filles l'accompagnaient. Le véhicule est assez spacieux pour tout le monde. Ania et Jerzy s'assoient à côté du chauffeur ; les trois chanteuses prennent place à l'arrière et Ewa met sa petite de trois ans sur ses genoux. Elle n'est pas près d'oublier ni sa gêne ni sa révolte : « Dès que nous avons commencé à rouler, très nerveuse et prétendant étouffer, Edda Moser a dit sur un ton furieux : "Il faut ouvrir la fenêtre !" Deux minutes après : "Non, il faut fermer et mettre l'air conditionné !" Benita Valente m'a regardée, étonnée. Pendant toute la route, Edda Moser a continué à faire ouvrir et fermer la fenêtre sans cesser de vitupérer. À l'arrivée, elle s'est précipitée sur les organisateurs, martelant les premières syllabes des mots, pour se plaindre de "cette Poolonaise avec toute sa *ffa*amille." Alors moi, complète inconnue à cette époque, je me suis fâchée : "Puisque M^{me} Moser a un problème, je prendrai un taxi au retour pour être avec ma famille sans déranger personne." Pour calmer les choses, l'administration a commandé une autre voiture uniquement pour moi. »

Par l'une de ces curieuses coïncidences, ce *clash* entre la sorcière Armida en furie et le général Rinaldo en colère aura marqué la dernière apparition de Moser avec le Metropolitan Opera et le début d'une longue mise à l'écart pour Podleś. Malgré ces anicroches sans importance et quoiqu'en deçà des triomphes qu'Ewa remportera plus tard dans ce rôle, le *Rinaldo* de New York est un début prometteur.

Où un pianiste trop élégant perturbe la critique

À l'automne, après une représentation de *La Favorite* de Donizetti avec Pablo Elvira à San Juan, la capitale de Puerto Rico, Ewa et Jerzy donnent un nouveau récital à San Francisco. Un article paru le surlendemain

la laisse libre de ses mouvements ; sa perruque brune lui va bien. Les quatre représentations au Fair Park Music Hall enchantent le public texan. Le critique musical du *Dallas Morning News* qualifie la production de « fascinante ». En bon Texan fier de l'être, il ajoute que cette *Rodelinda* est l'occasion d'entendre à Dallas un chant « beau à en mourir, n'ayant rien à envier à aucune autre scène au monde ».

Philadelphie et Boston

Après ses récitals et sa princesse Eboli de 2004, la chanteuse polonaise compte de nombreux fans à Philadelphie. Toutefois, dans cette ville au riche passé musical, le public est conservateur et la critique pointilleuse. Après son récital avec Ania, le journaliste David Stearn souligne d'emblée la qualité magnétique, mais dérangeante pour certains, de cette voix de contralto aux couleurs et à l'amplitude inaccoutumées. Il la qualifie de « diva des extrêmes qu'on adore ou qu'on abhorre ».

Pour ses débuts tardifs à Boston en 2006, Ewa choisit ses valeurs sûres : mélodies de Chopin et de Rachmaninov, cantate *Giovanna d'Arco*, *Zigeunerlieder* de Brahms. Elle sait que la critique de la Côte Est sera aux aguets sur la technique comme sur l'interprétation. Ce récital intercalé entre celui de Philadelphie et le concert du cinquantième anniversaire de l'orchestre de chambre de Moscou lui laisse à peine quatre jours de repos. L'accueil bostonien est plus que chaleureux. Le public lyrique local la reçoit comme une diva longtemps attendue. Bravos, acclamations, sifflements, fleurs... L'attente est forte. Trop ? Sans doute. Elle est un peu embarrassée de se voir « adulée » avant même d'avoir chanté. En outre, une véritable torture l'attend : l'acoustique du Jordan Hall est beaucoup trop sèche pour permettre à son chant sinueux de se propager correctement. Elle doit faire un effort excessif pour lutter contre l'impression que, par moments, sa voix flotte et la quitte jusqu'à devenir à peine reconnaissable pour elle. Elle a beau lutter, rien n'y fait. Malgré ce problème, même si un critique fait la fine bouche, le public n'est pas déçu.

Quant à Ewa, si elle revient chanter à Boston, elle se promet d'éviter Jordan Hall ; sa voix en garde un trop mauvais souvenir... Ce qu'elle ne sait pas, c'est que les dirigeants de l'opéra de Boston, reconnus pour leur